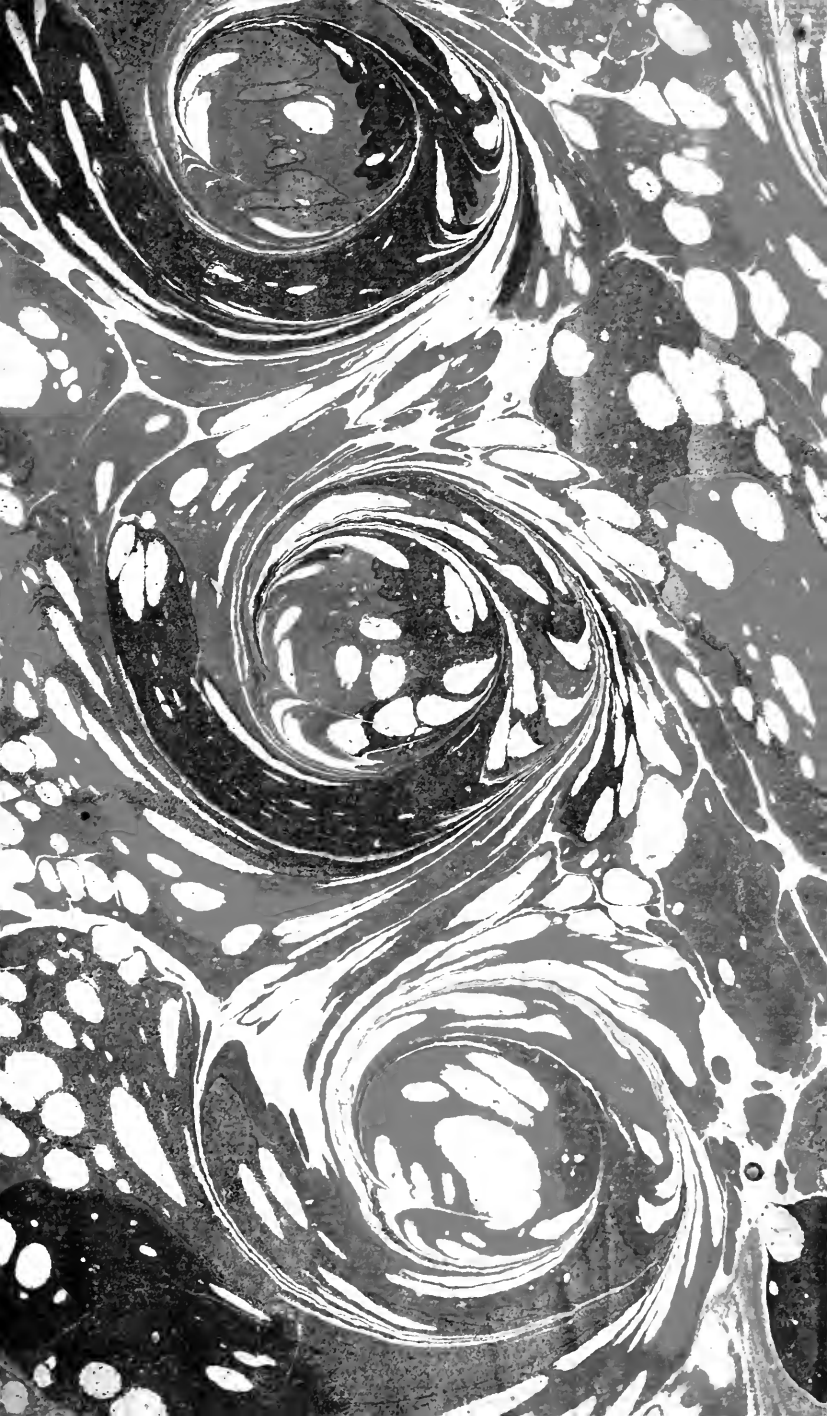


177
3



PURCHASED FOR THE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
FROM THE
HUMANITIES RESEARCH COUNCIL
SPECIAL GRANT
FOR
Libretto Collections



10/10/10

11

12



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ISABELLE
ET GERTRUDE,
OU
LES SYLPHES SUPPOSÉS;
COMÉDIE
EN UN ACTE,
MÉSÉE D'ARIETTES;
Par M. FAVART.

La Musique est de M. BLAISE.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
Italiens, Ordinaires du Roi, le 14 Août 1765.*

Le Prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît,
au Temple du Goût.


M. DCC. LXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

1000

1000



A M O N S I E U R
DE VOISENON,
L'UN DES QUARANTE
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

 *Mon ami! le meilleur des amis! ce n'est point à l'ancienneté de votre famille, ni à vos distinctions que je rends hommage: c'est à vous-même; c'est à votre cœur, supérieur encore à votre esprit; c'est à cette amitié pure & solide qui fait mon bonheur, & que je préfère à tout, à la gloire même.*

F A V A R T.
Aij



AVERTISSEMENT.

JE n'ai garde de m'attribuer le mérite de cet Ouvrage: je n'en dois le succès * qu'à l'immortel Auteur qui m'en a fourni l'idée. Une seule étincelle de son génie suffit pour animer ; c'est le feu créateur.

J'ai la même obligation à M. de Marmontel. Tout ce qu'on a trouvé de plus piquant dans *Soliman* & dans *Annette* , n'appartient qu'à lui. *Il a fait naître les fleurs ; j'ai eu le bonheur de les cueillir.*

* *Monsieur de Voltaire.*

ACTEURS.

D UPRÉ,	Mr. Caillot.
D ORLIS,	Mr. Clerval.
Madame G ERTRUDE,	Me. Favart.
I SABELLE,	Me. La Ruelle.
Madame F URET,	Me. Berard.
A MBROISE, Jardinier, qui ne paroît point.	

La Scene est dans la Maison de Madame Gertrude.



ISABELLE ET GERTRUDE , C O M É D I E .

XX

Le Théâtre représente un Jardin agréable ; mais qui a l'air d'une Solitude. On y voit de grands arbres touffus qui forment des allées. A droite, est un Pavillon d'Architecture sur une terrasse à laquelle on monte par cinq ou six degrés. Les portes sont vitrées, mais garnies de rideaux épais ; ces portes, qui comprennent toute la façade du Pavillon, laissent voir, lorsqu'elles sont ouvertes, l'intérieur du Salon meublé avec élégance ; on y découvre une Toilette & deux Sièges. Il y a une porte secrète qui répond à un petit sentier couvert de Mirthes, de Jasmin & de Roses. Le Ciel est sans nuages, & la Lune, qui est dans son plein, paroît au-dessus des arbres, & éclaire tout le Jardin.

SCENE PREMIERE.

On joue une ouverture, pendant laquelle on voit Dupré couvert d'un manteau avec une lanterne sourde à la main, monter par le petit escalier dérobé, & entrer avec mystère dans le Pavillon, qui paroît éclairé un instant après.

D O R L I S, de joie & de crainte.

LE cœur me bat de crainte & de joie : de quel côté tourner? Si je sçavois le réduit qu'elle

6 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

habite si je sçavois je tremble d'être découvert. Il fait clair comme en plein jour. Ras-sûrons-nous. Quoiqu'il soit encore de bonne heure, tout le monde doit être déjà retiré dans une maison aussi réglée que celle-ci. Tout doit dormir, excepté un cœur sensible, agité d'une douce inquiétude.

A R I E T T E : N^o. I.

O nuit, charmante nuit ! sois propice à l'Amour ;
Et tu seras, pour moi, plus belle qu'un beau jour.

Dormez, dormez, cœurs insensibles,

Et laissez-nous jouir des plus heureux momens ;

O nuit ! sous tes ombres paisibles,

Assoupis les Jaloux, éveille les Amans ;

Attire en ce lieu solitaire

L'objet de mes plus chers desirs :

Cache l'Amour & ses plaisirs

Sous le voile épais du mystère.

Mon cœur languit dans la souffrance !

Quels maux on éprouve en aimant !

Mais je préfère mon tourment

Au néant de l'indifférence.

O nuit, &c.

Examinons d'abord le local. Voici un arbre plus haut que les autres : si j'y montois pour découvrir....

[*Il monte sur un arbre.*]



SCÈNE II.

DORLIS, DUPRÉ.

DUPRÉ, dans le Pavillon, ouvre les portes ;
regarde une Pendule, & dit :

IL n'est que neuf heures & demie. Il n'est pas si tard que je pensois.

DORLIS, sur l'arbre.

Voilà d'autres arbres qui m'empêchent de voir.

DUPRÉ.

Elle ne viendra pas d'une demi-heure : à quoi m'occuper en l'attendant ? Voilà un Livre à côté de ce pot de rouge : *les Pensées de Sénèque*. La morale s'accorde toujours avec le desir de plaire.

DORLIS.

Descendons.

DUPRÉ.

Quel est cet autre ouvert & marqué par une mouche de velours ? *l'Androgyne de Platon*, ou *maximes intellectuelles* qui prouvent que le véritable amour consiste simplement dans l'union des âmes. Au diable soit l'ouvrage ; il n'a rien de solide. *Notes sur le Comte de Gabalis*, où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances Aériennes. On reconnoît toujours les gens au choix de leurs Livres.

DORLIS, à part.

Je vois ici de la lumière.

DUPRÉ, à part.

J'entends du bruit.

Aix

8 ISABELLE ET GERTRUDE, &c

DORLIS, *à part.*

C'est un homme.

DUPRÉ.

C'est elle : venez, venez donc, Madame Gertrude.

DORLIS.

Madame Gertrude !

(*Dorlis, en voulant se sauver, renverse une chaise de jardin.*)

DUPRÉ.

Qui va là ? Que vois-je ? c'est Dorlis.

DORLIS.

C'est vous, mon oncle Dupré ?

DUPRÉ.

Que viens-tu faire ici ?

DORLIS.

Et vous-même, mon oncle ?

DUPRÉ.

Commence par me répondre. (*à part.*) Vient-il pour m'espionner ?

DORLIS.

Madame Gertrude est-elle là ?

DUPRÉ, *avec émotion.*

Non ; pourquoi ?

DORLIS.

Ah ! mon cher oncle, je me confie à vous ; ne lui dites pas que j'aime sa fille.

DUPRÉ, (*à part.*)

Il me rassure. [*haut.*] Tu aimes sa fille ? Ah ! je savais, je savais bien ; & c'est pour te surprendre que je viens ici tous les soirs.

DORLIS.

Tous les soirs ? pour me surprendre ? Allons, allons,

COMÉDIE.

mon oncle, cela ne se peut pas. Je n'ai point de confidens, vous n'êtes pas devin, & c'est la première fois que je me hazarde.

DUPRÉ.

Comment as-tu pû t'introduire ?

DORLIS.

Après avoir essayé inutilement plusieurs clefs à la porte du jardin qui donne là du côté du bois, j'en ai heureusement trouvé une dans la ruelle de votre alcove qui s'est rencontrée toute juste, toute juste.

DUPRÉ.

C'est une des clefs de ma Bibliothèque ; rends-la moi.

DORLIS, *d'un ton ironique.*

De votre Bibliothèque ?

DUPRÉ.

Rends-la moi tout à l'heure.

DORLIS.

La voilà, mon Oncle ; mais . . .

DUPRÉ.

Allons, allons, va-t-en ; mais, non, non, reste. [à part] J'ai encore le tems de l'interroger. . .
[haut.] Isabelle est-elle d'intelligence ?

DORLIS.

Non. Je ne lui ai jamais parlé : vous sçavez qu'elle ne sort point sans sa Mere, qui ne lui permet pas d'écouter un mot, ni de lever les yeux.

DUPRÉ.

Il est vrai.

DORLIS.

Mais cela n'a pas empêché qu'Isabelle ne m'ait remarqué. Elle m'a remarqué, mon Oncle.

16 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

D U P R É.

Tu n'es qu'un petit sot.

D O R L I S.

Ménagez le terme. On n'est point sot à vingt ans.

D U P R É.

Et tu crois qu'Isabelle?

D O R L I S.

A I R.

De sa modeste Mere

Elle a saisi le goût.

L'œil perçant du mystere

Ne voit rien, & voit tout.

Ses timides prunelles,

Se glissant de côté,

Lancent des étincelles

De pure volapté.

D U P R É.

Hon, hon.

D O R L I S.

Doucement tourmentée

De ses quinze ou seize ans,

Tendrement agitée

De ses transports naissans;

Ne pensant point encore,

Mais cherchant à penser;

D'un desir qu'elle ignore

Elle se sent presser.

D U P R É.

Hé bien?

D O R L I S.

Lorsque je suis près d'elle,

Je la vois qui rougit.

Son embarras décele

Que le penchant agit.

COMÉDIE.

11

N'est-il donc pas possible
Qu'elle approuve mon feu ?
Pour une ame sensible,
Rougir est un aveu.

DUPRÉ.

Oui-dà !

DORLIS.

Quand les yeux se répondent,
Ce langage est bien sûr.
Quand leurs traits se confondent,
Il n'est plus rien d'obscur.
Nos paupières baissées,
Nos regards n'en font qu'un ;
Ames , cœurs & pensées,
Alors tout est commun.

DUPRÉ.

Il a raison... (*Haut.*) Mais qu'esperes-tu ?

ARIETTE.

Téméraire !

Tu n'y penses pas.

Hélas ! hélas !

Que vas-tu faire ?

Respecte d'innocens appas.

Téméraire !

Tu n'y penses pas.

Hélas ! hélas !

Quel espoir te conduit ?

Tu vas affliger une Mere,

Une Mere si chere.

De tous ses soins veux-tu ravir le fruit ?

Pourquoi troubler la paix d'une famille ?

Tu suis dans l'air

Un éclair

Qui brille.

ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Et tu ne vois pas,

Hélas !

Des abîmes sous tes pas.

Téméraire ! tu n'y penses pas.

D O R L I S.

Calmez-vous. Mes vûes sont légitimes ; & l'amour le plus pur, le plus constant. . . .

D U P R É.

A quoi ton amour te servira-t-il ? Madame Gertrude destine sa fille à une retraite perpétuelle.

D O R L I S.

Ah ? quel dommage ! Et vous souffririez ? ... Vous qui avez tant de pouvoir sur l'esprit de Madame Gertrude !

D U P R É.

Moi ! que veux-tu dire ?

D O R L I S.

Eh ! la , la. J'aime , & je me connois en Amans ; vous n'êtes pas ici pour rien.

D U P R É.

Tu penses que l'honnête Madame Gertrude ? . . .

D O R L I S.

Les femmes honnêtes sont plus sensibles que les autres.

D U P R É.

Tu parles comme ces Libertins qui ne croient jamais à la vertu des femmes. Madame Gertrude a-t-elle dessein de plaire ? Vois avec quelle simplicité elle est mise.

D O R L I S.

A R I E T T E.

Oui , oui ; le fard de la beauté
Est la décence & la simplicité.

L'art est de cacher l'art; c'est le moyen de plaire,

C'est le point nécessaire.

Il faut la voir

Cette Dame Gertrude;

C'est un miroir

Pour une Prude.

Il faut la voir

Avec son grand mouchoir

Noir.

Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses;

S'ajuste, s'arrondit, prend des formes heureuses,

Et ménage des jours, des jours de volupté,

Le blanc, le noir... l'œil en est enchanté;

Ainsi l'on voit, dans un bocage sombre,

Les rayons du Soleil se jouer avec l'ombre.

Oui, oui; le fard de la beauté

Est la décence & la simplicité.

D U P R É.

Tais-toi, petit coquin; tu en sçais trop, & je vois bien qu'il ne te faut plus rien cacher. Oui, j'aime, il est vrai, Madame Gertrude: je crois en être aimé de même, sans qu'elle le sçache; mais tiens, je n'en suis pas plus heureux: c'est une espece de Philosophe femelle de trente-six à trente-sept ans, qui croit déjà qu'il n'est plus permis d'aimer à son âge; une Prude, qui n'est point médisante; une Femme encore aimable, qui ne parle que morale & vertu, & qui a une aversion pour tous les hommes.

D O R L I S.

Je ne le crois pas, puisqu'elle n'en a point pour vous.

14 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

DUPRÉ.

Elle se borne aux plaisirs innocens de nos entretiens. Elle ne veut que l'union des ames.

DORLIS.

Voilà en effet une femme bien singulière ! ma foi, mon oncle, si j'étois à votre place...

DUPRÉ.

Laisse faire, je ne désespère pas d'être bientôt son mari : va-t-en ; nos intérêts sont communs. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dessein de te faire épouser Isabelle ; c'est un parti qui te convient, tu lui conviens de même : mais laisse-moi agir ; ne te mêle de rien, & sois sage.

DORLIS.

Oh ! oui, sage, sage tant que vous voudrez, tant que je pourrai. Mais comment vous arrangez-vous pour votre compte avec Madame Furet ? On dit que....

DUPRÉ.

Tà tà, on dit, on dit ; je m'en embarrasse peu.

DORLIS.

Prenez y garde, c'est l'espion du quartier : elle est de bonne guette au moins cette femme-là.

QUINQUE.

Me. FURET.	AMBROISE,	DUPRÉ.	DORLIS.	Me. GERTRUDE.
	<i>sans être vu.</i>	On frap-	On sonne.	
Holà, holà !	Qui va là ?	pe.		N'ouvre à per-
	qui va là ?			sonne.
Holà, holà !	On y va, on			
	y va.	Quel em-	Quel em-	N'ouvre donc
Netardez pas.	Je suis là bas.	baras !	barras !	pas.

[Dupré fait retirer Dorlis, s'enferme dans le cabinet, tire les rideaux & cache la lumière.]

S C E N E III.

Me. GERTRUDE , Me. FURET.

Madame GERTRUDE.

C'est vous , Madame Furet : vous allarmez toute ma maison. Qui vous amene si tard ?

Madame FURET.

Si tard ? il n'est pas encore dix heures ; c'est le tems de la promenade , & nous avons jusqu'à minuit.

Madame GERTRUDE , *à part* :

Que vient-elle faire ici ? (*haut.*) Je vous demande pardon ; mais nous nous retirons de très-bonne heure , & vous avez bien vû que mon vieux jardinier a été obligé de se relever pour vous ouvrir la porte.

Madame FURET.

J'en suis bien fâchée pour votre vieux jardinier ; mais il est des cas....

Madame GERTRUDE.

Quoi ? quelque nouvelle histoire scandaleuse ?

Madame FURET.

Très-scandaleuse , je vous en assure.

Madame GERTRUDE.

Eh ! Madame , pourquoi s'embarrasser des affaires d'autrui ? n'avons nous pas assez des nôtres ?

16 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Madame FURET.

A R I E T T E.

Eh! non, non, non, Dame Gertrude;
Vous ne pouvez, sans bien penser,
Vous ne pouvez vous dispenser
De seconder l'exaétitude,
Dont j'ai toujours fait mon étude.
Eh! non, non, non, Dame Gertrude;
Vous ne pouvez, sans bien penser,
De ce devoir vous dispenser.

Car c'est enfin
Pour le bien du Prochain,
Que je vais, que je vien,
Que je cours, que j'agis, que je veille;
Je viens d'apprendre, à l'instant,

Un secret important :
Je vais vous le dire à l'oreille.
Tout bas, tout bas.
N'en parlez pas.

R É C I T A T I F.

Pour suivre un Amant téméraire,
Une jeune Pensionnaire
A sauté les murs du Couvent;
On l'a prise avec son Galant.

D U O.

Madame GERTRUDE.
J'entends, j'entends; il faut se taire.

Madame FURET.
Fort bien, fort bien. Ne disons rien.
Quand nous sçaurons tout le mystère;
Nous ferons éclater l'affaire.
Le scandale est toujours un bien;

Madame

Madame GERTRUDE.

Il faut toujours , toujours se taire.

Vous n'avez point d'humanité.

Madame FURET.

Nous ferons éclater l'affaire ;

Vous n'avez point de charité.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Il va venir , il est peut-être déjà venu. Quel embarras.

Madame FURET.

Allons , allons , ranimez votre zèle , on a amené ici tantôt devant monsieur Dupré , Juge de la Prevôté , le jeune homme & la jeune fille ; on dit qu'elle est du lieu. Courons nous informer....

Madame GERTRUDE.

Eh ! que vous importe ? ce n'est pas votre fille.

Madame FURET.

Ma fille ! non , Dieu merci ; je n'ai pas attendu qu'elle eût l'âge de raison pour la mettre en lieu sûr ; elle est élevée avec la plus grande sévérité ; il y a douze ans que je ne l'ai vue , mais je sçais qu'elle est bien.

Madame GERTRUDE.

Ce n'est pas ma fille non plus , je prends soin moi-même d'Isabelle , ainsi ... bon soir , Madame.

Madame FURET.

Comment ! bon soir.....

Madame GERTRUDE.

Je ne m'inquiète que de ce qui me regarde.

Madame FURET.

Mais , depuis quelque tems , vous êtes bien indulgente , & si je ne vous connoissois pas , j'aurois

18 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

des soupçons. Des femmes vertueuses comme nous ne sont jamais indulgentes, à moins qu'elles n'aient besoin d'indulgence pour elles-mêmes ; vous m'entendez.

Madame GERTRUDE, *à part*.

Voilà une dangereuse créature ! (*haut.*) & moi, si je ne vous connoissois pas, je croirois que vous n'êtes à l'affût des défauts d'autrui que pour trouver des excuses à vos propres foibleesses, mais à Dieu ne plaise.

Madame FURET.

Je n'ai rien à me reprocher.

Madame GERTRUDE.

Ni moi non plus.

Madame FURET.

Vous êtes dans de faux principes, ce n'est pas de foi qu'il faut s'occuper ; il faut s'oublier, se sacrifier, pour le bien général ; eh ! tout seroit perverti, s'il n'y avoit pas des âmes assez courageuses, pour démasquer le vice. C'est par-là que l'on opère de bonnes actions.

Madame GERTRUDE, *à part*.

Je suis sur les épines.

Madame FURET.

Par exemple, Damon, ce jeune libertin ; c'est moi, qui l'ai fait deshériter, pour lui ôter les moyens d'être vicieux, & par mes conseils on a donné tous les biens à d'honnêtes personnes qui ne cesseront de faire des vœux pour son amendement.

Madame GERTRUDE.

Ah ! quelle horreur !

Madame FURET.

Qui, c'étoit une horreur ; & cette Madame Dou-

cet, qui joüoit la prude , n'ai-je pas découvert qu'elle étoit

Madame GERTRUDE.

C'en est assez, permettez que je vous quitte.

Madame FURET.

Je ne vous quitterai point que nous ne soyons au fait de l'aventure de la jeune Pensionnaire. Courons de ce pas chez Monsieur Dupré; il ne me cachera rien, car il doit m'épouser.

Madame GERTRUDE.

Vous épouser ! [*à part*] je suis anéantie !

Madame FURET.

D'où vient cette surprise ? si vous avez juré de ne jamais vous remarier , moi je n'ai juré de rien ; eh ! croyez-moi , vous ne feriez peut-être pas si mal de vous remarier , car

Madame GERTRUDE.

Que voulez-vous dire avec votre car ? une femme prudente ne se marie pas deux fois.

Madame FURET.

Une femme raisonnable se marie quand elle en trouve l'occasion ; c'est ce que j'ai bien dessein de faire, quand ce ne seroit que pour corriger des maris. Allons, venez, venez.

Madame GERTRUDE.

Je ne puis. Un étourdissement.... une foiblesse....

Madame FURET.

Une foiblesse ! je ne vous abandonne point, je passerai la nuit près de vous.

Madame GERTRUDE.

Cela... cela se passe; allons, je suis prête à vous suivre, puisque vous le voulez : [*à part.*] c'est le moyen de m'en défaire.

B ij

20 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Madame FURET.

Mais non, ne vous risquez point ; c'est peut-être le ferein qui vous incommode. Entrons dans ce Pavillon.

Madame GERTRUDE.

[*Madame Gertrude retient brusquement Madame Furet qui est prête à monter dans le Pavillon.*]

Eh ! non , non. Je me sens mieux. [*à part.*] Ah ! la maudite femme !

Madame FURET.

Que dites-vous ?

Madame GERTRUDE.

Rien , rien , ma bonne amie , partons.

Madame FURET.

Prenons-le plus court , passons par la fausse porte de votre jardin.

Madame GERTRUDE.

Je n'ai garde. [*à part.*] C'est par-là qu'il vient ; elle le rencontreroit peut-être. [*haut.*] Traversons plutôt la grande rue.

Madame FURET.

Pourquoi ?

Madame GERTRUDE.

C'est que cette porte est voisine du bois. On dit qu'il rôde là toute la nuit des gens mal intentionnés.

Madame FURET.

Vous avez raison. J'oubliois de vous dire que l'on a vû plusieurs fois un homme essayer des clefs à cette porte-là.

Madame GERTRUDE.

O Ciel ! sçait-on qui c'est ?

Madame FURET.

Je le saurai bientôt , j'ai mes espions : comme je

dois être dans peu la femme de Monsieur Dupré ,
je lui épargne déjà le soin de veiller sur les Habitans.
Remerciez - moi de la peine que je prends pour
vous..... embrassez-moi donc.

Madame GERTRUDE.

De tout mon cœur. [*à part.*] Ah ! si je pou-
vois, sans blesser ma conscience !

Madame FURET, *à part.*

Si je pouvois trouver l'occasion de l'humilier,
[*haut*] Allez soyez tranquille.

ARIETTE.

Rien n'échappe à ma vigilance.

Vous devez calmer votre esprit ;

Je sçais tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit,

Tout ce qu'on pense.

Je pénétre tous les secrets :

J'aurai soin de vos intérêts.

Madame GERTRUDE.

Eh ! non, non ; je vous en dispense.

Madame FURET.

Vous êtes d'une nonchalance. ...

Mais.....

Rien n'échappe à ma vigilance, &c.

[*Elles sortent.*]

SCENE IV.

DORLIS, DUPRÉ.

DORLIS.

MON oncle, mon oncle, elles sont parties.

DUPRÉ.

Te voilà encore ?

DORLIS.

Elles sont parties.

Bii

22 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

D U P R É.

Elle en aura pour quatre heures avec cette babil-
larde.

D O R L I S.

Tant mieux , tant mieux , nous voilà maîtres de
la maison ; je pourrai lui parler , n'est-il pas vrai ?

D U P R É.

Point du tout. Isabelle est enfermée , & quand
elle ne le feroit pas , crois-tu que sa mere.

D O R L I S.

Ah ! quelle cruelle mere !

D U P R É.

Elle a raison.

A R I E T T E.

On ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette
Que l'Amour guette.

Un moment, dès qu'on l'abandonne ;
De petits Séducteurs un nombre l'environne ;
Leur essain à l'entour bourdonne.
Ils n'attendent que l'instant
De surprendre un cœur innocent :

On les voit mépriser un bien qu'elle regrette.

Quand ils sont satisfaits ,
Ainsi je répète

Qu'on ne peut jamais
Veiller de trop près
Gentille fillette

Que l'Amour guette.

D O R L I S.

Avec votre permission , mon cher oncle , que je
voye s'il ne me sera pas possible de lui dire un mot.

D U P R É.

Écoute : nous nous brouillerons très-sérieusement ,
si tu ne te retires.

DORLIS.

Non, mon cher oncle, nous ne nous brouillerons pas, vous êtes trop prudent pour cela. Si j'aime Isabelle, vous aimez Madame Gertrude, & comme vous avez fort bien dit tantôt, nos intérêts sont communs; vous avez mon secret, j'ai le vôtre.

DUPRÉ.

Ne fais donc point d'éclat.

DORLIS.

Non, non. Quand il faudra m'en aller, je m'en irai tout doucement; je n'ai fait que pousser la porte.
[Dorlis se retire dès qu'il entend Madame Gertrude.]

SCÈNE V.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE.

Madame GERTRUDE.

AMBROISE, je vous chasserai, si vous osez encore ouvrir à quelqu'un sans mon ordre.

DUPRÉ.

'Ah! ma chère Madame, que vous m'avez donné d'inquiétude!

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, Monsieur.

ARIETTE.

Rompons ensemble.

Tout se rassemble

Pour me troubler,

Pour m'accabler.

Je suis à plaindre,

J'ai tout à craindre;

Biv

24 ISABELLE ET GERTRUDE, &c

Mais je vous vois
Pour la dernière fois.
Rompons ensemble, &c.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
A donc pu
Allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

Ah ! que les gens
Sont bien méchants !
Je n'ai point cru
Le siècle si corrompu.

DUPRÉ.

Mais quel malheur imprévu
Peut si fort allarmer, effrayer votre vertu ?

Madame GERTRUDE.

En vain j'ai donc prétendu
Mériter, remporter le prix de la vertu.

DORLIS, *dans l'éloignement.*

La bonne occasion ! Tentons fortune pendant
qu'ils sont là.

DUPRÉ.

Que je sache du moins....

Madame GERTRUDE.

Laissez-moi, vous dis-je ; vous n'êtes plus digne
de mon estime.

DUPRÉ.

Qu'avez-vous à me reprocher ?

Madame GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

DUPRÉ.

Mais encore ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! bien tout, Monsieur, tout. Allez trouver

Madame Furet ; elle est chez vous ; elle vous attend.

DUPRÉ.

Madame Furet !

Madame GERTRUDE.

Après tout , que m'importe ? Vous êtes votre maître. Epousez-la, Monsieur, épousez-la.

DUPRÉ.

Le Ciel m'en garde !

Madame GERTRUDE.

Ne lui avez vous pas promis ?

DUPRÉ.

Rien. C'est un projet qu'elle s'est formé & que j'ai feint d'approuver pour lui donner le change ; & l'empêcher de soupçonner notre liaison innocente.

Madame GERTRUDE.

L'intention seroit pardonnable : *(en s'adoucissant.)* me dites vous vrai ?

DUPRÉ.

Je vous le proteste.

Madame GERTRUDE.

Vous me rassurez pour vous ; mais je ne suis pas tranquille pour moi-même. Cette femme épie nos actions.

DUPRÉ.

N'appréhendez rien.

Madame GERTRUDE.

ARIETTE.

Femme curieuse ,

Femme envieuse ,

Aigre , bigotte ,

Cagotte ;

26 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Oh ! c'est , en vérité
Trois fléaux pour l'Humanité ;

Agissante
Par oisiveté ;
Médisante
Par vanité ;
Méchante
Par charité.

Oh ! c'est , en vérité,
Trois fléaux pour l'Humanité.

D U P R É.

Bon ! bon ! ma prudence mettroit en défaut
cent Cerberes comme Madame Furet.

Madame GERTRUDE.

Je suis dans une agitation qui m'ôte la force de
me soutenir.

D U P R É.

Venez vous reposer dans votre Pavillon.

[Elle monte dans son Pavillon ; Dupré lui donne un
siège , elle s'assied , ôte sa coëffe nonchalamment &
souponne. Dupré prend la lumière qu'il avoit caché ;
la remet sur la table , avance une chaise pour lui ,
& se place à côté de Madame Gertrude.]

S C E N E V I.

D O R L I S, *seul.*

JE cherche en vain. De ce côté je ne vois que des
murs. Ne nous rebutons point ; voyons encore par
ici,

SCENE VII.

Madame GERTRUDE, DUPRÉ.

Madame GERTRUDE.

ET sincèrement vous n'avez point d'idées de mariage ?

DUPRÉ.

Mais, Madame, je vous avouerai que j'en ai quelquefois ; assez souvent.

Madame GERTRUDE.

Qui peut vous inspirer ces idées ?

DUPRÉ.

Si c'étoit vous, Madame.

Madame GERTRUDE.

Et vous prétendriez vous n'y songez pas ; Si vous m'épousiez vous auriez des volontés. Je n'en aurois plus ; l'hymen engage, & je ne serois plus digne de la perfection où j'aspire.

DUPRÉ.

En seriez-vous moins heureuse ?

Madame GERTRUDE.

Eh ! que diroient de moi nos femmes de bien qui n'épargnent personne ?

DUPRÉ.

Tout ce qu'elles voudroient.

ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

ARIETTE : N^o. 2.

Sans soucis, vivre pour soi,
Jouir de soi-même ,
Faire du tems un bon emploi,
Etre heureux, voilà ma loi ;
C'est un bon système.
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Qu'importe ce qu'on dit de moi,
Quand du tems je fais bon emploi ,
Et quand je jouis de moi-même ?
Que sottise
Dévote ,
Bigotte,
Jabote ,
Médise ,
Méprise ,
S'épuise
En aigreur ;
Jamais je n'écoute
Sa vaine clameur.
Tranquille, je goûte
Le repos du cœur.
Jouer de soi-même ;
Voilà le système
Qui fait mon bonheur.
Oui, c'est le système
Qui fait le bonheur,
Qui fait le bonheur.

Madame GERTRUDE.
Je vous croyois une ame plus dégagée.

COMÉDIE.

29

DUPRÉ.

Vous me faites bien de l'honneur, Madame ;
mais....

ARIETTE.

En vous voyant , il ne m'est pas possible
De résister à l'attrait du plaisir ;
Si la Nature a fait mon cœur sensible ,
Est-ce de moi que dépend un desir ?
Un mot flatteur qui sort de votre bouche ,
Un doux regard de ces yeux séduisans ,
Et cette main , cette main que je touche ...

*(Madame Gertrude, après s'être laissée
toucher la main, la retire.)*

Ah ! tout en vous doit excuser les sens.

MADAME GERTRUDE.

Monsieur Dupré , il est dangereux de raisonner
sur ces sortes de matieres ; laissons cela.

DUPRÉ.

Et vous-même , Madame , êtes-vous exempte des
impressions ? ...

MADAME GERTRUDE.

Moi !

DUPRÉ.

Vous respirez le parfum d'une rose ,
Et des oiseaux le chant sçait vous ravir.
Sur votre sein cette gaze est moins close
Quand vous sentez l'haleine du zéphir.
Cueillez un fruit, c'est votre goût qu'il flatte ;
Levez les yeux , vous admirez le jour :
Sur tous les sens vous êtes délicate ,
Et votre cœur se refuse à l'amour.

50 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Madame GERTRUDE.

Vous me tenez un langage bien étonnant !

DUPRÉ.

Bien naturel , & quand on est aussi aimable que vous. . . .

Madame GERTRUDE.

Ah ! à mon âge , on ne l'est plus , on ne l'est plus.

DUPRÉ.

On ne l'est plus ! . . .

Madame GERTRUDE.

Laissons cela. Pour rectifier vos idées, lisez je vous prie les remarques que j'ai faites. Si vous ne vous y conformez pas entièrement , nous cesserons de nous voir.

DUPRÉ.

Cesser de nous voir ! ah ! lisons , lisons.

SCENE VIII.

ISABELLE, Madame GERTRUDE ;
DUPRÉ.

ISABELLE.

ARIETTE.

Quel air pur ! le Ciel est tranquille ;
La paix regne dans cet asyle.

Quel air pur ! le Ciel est tranquille ;

Mais, hélas !

Mon cœur ne l'est pas,

Madame GERTRUDE à Dupré.
Qu'en dites-vous ?

D U P R É.

Tout confirme votre système & je vois bien qu'il faut que je me corrige. (*Il prend la main de Madame Gertrude.*)

Madame GERTRUDE.

A la bonne heure ; mais que faites-vous donc ?

D U P R É.

Rien , rien ; je me corrige.

Madame GERTRUDE.

Vous baïsez ma main ? Monsieur.

D U P R É.

Point du tout : c'est pour m'accoûtumer à triompher de moi-même , & c'est votre ame qui reçoit mon hommage.

Madame GERTRUDE.

Passé pour cela.

I S A B E L L E.

Ma mere est ici avec quelqu'un !

D U P R É.

Et ces yeux si doux , que vous avez la bonté de fixer sur les miens ; ces yeux , où je crois voir la pureté du Ciel , ce n'est pas eux que j'admire ; c'est encore votre ame , c'est cette candeur , cette vertu !

Madame GERTRUDE.

Passé pour cela.

D U P R É.

Malgré la douleur de votre veuvage , vous êtes encore....

Madame GERTRUDE , *en soupirant.*

Ne me parlez pas de cela. Mon veuvage ! ah !

32 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

ISABELLE.

Ma mere foupire , elle a du chagrin.

DUPRÉ.

Me trouvez vous encore si coupable ?

Madame GERTRUDE.

Non ; & puisque vous pensez enfin comme je le desire ; Dupré , mon cher Dupré , vous faites mon bonheur.

ISABELLE.

Ma mere est heureuse ; que je suis contente !

SCENE IX.

DORLIS, ISABELLE, Me. GERTRUDE,
DUPRÉ.

DORLIS.

TOUTES mes recherches sont inutiles : mais ;
c'est elle , c'est elle-même ; quel bonheur ! St, st !
[*Il tire Isabelle par la robe ; elle fait un cri.*]

ISABELLE.

Ahi ! [*Dorlis s'enfuit.*]

Madame GERTRUDE.

[*A Dupré.*] Disparaissez pour un moment.

[*Dupré se sauve par la fausse porte du Pavillon.*]

SCENE

SCENE X.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Madame GERTRUDE.

QUE faites-vous ici, ma fille ?
ISABELLE.

Ma mere, je ne pouvois dormir, je me suis relevée ; j'ai trouvé la porte de ma chambre ouverte, je suis descendue dans le jardin pour prendre le frais.

Madame GERTRUDE.

[à part.] J'ai oublié de la fermer ; c'est cette Madame Furet qui en est cause, elle m'a tourné la tête. [haut.] Vous êtes descendue sans ma permission ?

ISABELLE.

Vous n'étiez pas là, ma mere.

Madame GERTRUDE.

Et vous m'écoutiez ?

ISABELLE.

Où, ma mere ; j'ai vû de la lumiere dans votre Pavillon, je me suis approchée, je vous ai entendu soupirer ; cela m'a fait de la peine : & puis vous avez dit que vous étiez heureuse ; cela m'a fait plaisir : & puis, comme j'allois m'approcher encore, il m'a semblé que quelqu'un me tiroit par ma robe, & cela m'a fait peur.

Madame GERTRUDE.

Vous êtes une petite visionnaire ; avez-vous vû quelqu'un avec moi ?

34 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

ISABELLE.

Non , mais on vous parloit.

Madame GERTRUDE.

On me parloit ! & que me disoit-on ?

ISABELLE.

Je n'ai pas compris.

Madame GERTRUDE.

Allez , allez ; remontez à votre chambre.

ISABELLE.

Ah ! ma mere , restons encore un moment : je vous prie de me dire une chose.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

ISABELLE.

Quel est donc ce Dupré qui rend les gens heureux ?
Est-ce Monsieur Dupré , le Juge de la Prevôté ?

Madame GERTRUDE.

Quelle idée ! l'avez-vous vû ?

ISABELLE.

Non ; mais j'ai cru reconnoître sa voix.

Madame GERTRUDE, *à part.*

Que lui dirai-je ? Heureusement elle est simple , & je lui ferai accroire ce que je voudrai.

ISABELLE.

A quoi pensez-vous donc , ma mere ?

Madame GERTRUDE.

Je songe à l'importance du secret que j'ai à vous révéler ; c'est un mystère que je dois cacher à tout autre. Faites-moi serment. . . .

ISABELLE.

Il est tout fait ; la volonté de ma mere est un serment pour moi.

Madame GERTRUDE.

La voix que vous avez entendue est celle de Monsieur Dupré, sans être la sienne.

ISABELLE.

Je ne comprends pas.

Madame GERTRUDE.

N'avez-vous pas lu le Livre que je vous ai donné ?

ISABELLE.

Ah ! oui ; le Comte de Gabalis qui dit qu'il y a des Sylphes , des Esprits Aériens , des Intelligences, cela m'a amusée ; mais est-ce que tout cela est vrai ?

Madame GERTRUDE.

Oui, ma fille. Quand on a toujours eû une conduite sans reproche , quand la vertu seule a toujours dirigé nos actions & nos moindres pensées, ô ma chere fille , notre ame alors s'élève au-dessus d'elle-même ; elle s'épure & devient digne d'un commerce intellectuel avec des Intelligences supérieures à notre être, qui nous consolent dans les amertumes de la vie.

ISABELLE.

Ah ! ma mere, j'ai grand besoin aussi de consolation.

Madame GERTRUDE.

Vous ! eh ! que vous manque-t-il ?

ISABELLE.

Rien.

Madame GERTRUDE.

Desirez-vous quelque chose ?

ISABELLE.

Je crois que oui.

Madame GERTRUDE.

Quoi ?

36 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

I S A B E L L E.

Je n'en sçais rien , mais...

A R I E T T E.

Un secret ennui me dévore,
Quand je m'abandonne au sommeil ;
Et le matin à mon réveil,
Je suis plus inquiète encore.
Je ne sçais d'où vient ma langueur ;
Mais je soupire,
Mais je desire.

Si rien ne fatistait mon cœur,
Maman , Maman , quel est donc le bonheur ?

Madame GERTRUDE.

Ma fille , éloignez ces idées ; ce sont des pièges des mauvais Génies.

I S A B E L L E.

Des mauvais Génies ! vous me faites trembler. Il est bien mieux de s'entretenir , comme vous , avec des Sylphes , des Esprits purs ; mais je n' imagine pas comment des Esprits parlent.

Madame GERTRUDE.

Ils empruntent les organes des hommes , & nous apparoissent ordinairement sous une figure qui nous est familiere , comme celle d'un parent , d'un ami.

I S A B E L L E.

Comme celle de Monsieur Dupré ?

Madame GERTRUDE

Oui , oui.

ISABELLE.

Et que dit Monsieur Dupré, quand on lui prend sa figure ?

Madame GERTRUDE.

Il n'en sçait rien, ce n'est qu'une apparence.

ISABELLE.

Mais vous m'avez dit que l'on devoit fuir jusqu'à l'apparence des hommes, & cette apparence...

Madame GERTRUDE.

Il n'y a rien à craindre quand on est sage.

ISABELLE.

Ah ! ma bonne maman, que vous me faites aimer la vertu ! Mais si je suis bien sage, bien sage, aurai-je aussi une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Je l'espère, & pour vous faire parvenir à l'état de perfection que mérite un si rare avantage, vous irez demain au Couvent. Oui ; c'est-là, ma chère enfant, que l'on trouve un abri sûr contre le souffle empoisonné d'un monde dangereux.

ARISTE.

Comme une rose,
La naïve pudeur,
Quand on l'expose,
Perd bientôt sa fraîcheur.

Ah ! pour flétrir l'éclat d'une si rare fleur ;

Il faut si peu de chose !
Conserve donc l'honneur
Comme une rose.

38 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

ISABELLE.

Mais au Couvent , il y a donc aussi des Esprits Aériens qui font le bonheur des filles ?

Madame GERTRUDE.

Oui.

ISABELLE.

Et comment cela donc ?

Madame GERTRUDE.

Ils apparoissent en songe.

ISABELLE.

Il faudra donc que je dorme toujours ? mais vous ne dormiez pas vous , quand , tout à l'heure...

Madame GERTRUDE.

Laissons cela , ma fille. Il est tems de vous retirer.

ISABELLE.

J'ai encore une chose à vous demander ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on sçache le bonheur que vous avez ? Cela exciteroit les ames à la vertu.

Madame GERTRUDE.

Non, Je ne ferois qu'exciter l'envie , & comme tout le monde n'est point digne de la faveur que je reçois , je dois en faire un mystere pour n'humilier personne.

ISABELLE.

Ah ! que c'est bien dit , maman ! je vais méditer là dessus jusqu'à demain.

Madame GERTRUDE.

C'est fort bien ; mais laissez-moi , j'ai encore quelques lectures à faire.

ISABELLE.

Vous veillez toujours trop tard , votre santé m'inquiète ; retirons-nous ensemble.

Madame GERTRUDE.

Soit. [*à part.*] Que je me reproche d'être obligée de tromper ma fille ! je prends mon parti ; je vais congédier pour jamais Dupré. L'éducation d'une fille doit être plus chère que tout.

ISABELLE.

Mais , qu'est-ce que vous avez donc ? vous parlez toujours toute seule.

Madame GERTRUDE.

Paix ! je n'ai pas encore fait ma ronde , je vais voir si tout est bien fermé ; attendez-moi là , & ne quittez point que je ne vous appelle , ou que je ne revienne vous chercher.

SCENE XI.

ISABELLE, DORLIS.

ISABELLE.

(*Isabelle réfléchit ; & , pendant ce tems , Dorlis paroît & suit des yeux Madame Gertrude ; ensuite il revient & se cache derrière un arbre.*)

HÉLAS ! que n'ai-je assez de vertu pour mériter comme ma mère ! Je me perds dans mes réflexions.

DORLIS.

Elle se promène dans le fond du jardin ! profitons de l'occasion.

Civ

40 ISABELLE ET GERTRUDE, &c

D O R L I S.

A R I E T T E.

Isabelle, Isabelle !

I S A B E L L E.

Qui m'appelle ? qui m'appelle !

D O R L I S.

O ma chere Isabelle !

Ne craignez rien d'un cœur fidele ;

I S A B E L L E.

Que ces accens me semblent doux !

D O R L I S.

Ne craignez rien d'un cœur fidele ;

Il ne respire ,

Il ne soupire

Que pour vous.

I S A B E L L E , *à part* :

Flatteuse espérance !

(*Haut.*) Offrez-vous à mes yeux ,

D O R L I S , *paroissant* :

Momens délicieux !

I S A B E L L E , *étonnée* :

C'est Dorlis ou son apparence.

Je ne sçais si c'est une erreur ;

Mais ces traits sont chers à mon cœur.

D O R L I S.

Approuvez ma sincere ardeur ;

Ces instans sont chers à mon cœur.

I S A B E L L E.

Je suis toute tremblante.

DORLIS.

Rassurez vous, l'amour qui m'anime, ...

ISABELLE.

L'amour qui vous anime !. L'amour, est-ce une Intelligence ? Ne me trompez point.

DORLIS.

Moi vous tromper ! ô Ciel ! Oui, c'est l'Intelligence la plus pure ... Oui, c'est l'Amour lui-même qui remplit mon cœur, qui pénètre mes sens, qui entraîne vers vous toutes mes pensées, tous mes desirs, & qui s'empare enfin pour vous seule de toutes les facultés de mon ame.

ISABELLE, *à part.*

C'en est une, c'en est une ; je n'en puis plus douter, [*haut.*] & c'est pour moi, pour moi seule ... que je suis heureuse !

DORLIS.

Heureuse ! je suis donc bien plus heureux moi-même. Permettez qu'à vos genoux....

ISABELLE.

Arrêtez, vous me confondez ; c'est moi qui dois vous remercier de la bonté que vous avez de m'aimer. Suis-je donc assez sage, assez vertueuse, pour....

DORLIS.

Assez sage, assez vertueuse, que trop peut-être.... Mais non, l'innocence impose, réprime l'audace.... Et qui seroit capable.... Ma chère Isabelle, conservez toujours ces précieuses qualités qui vous rendent aussi respectable que votre beauté vous rend digne de nos hommages.

ISABELLE.

Ma beauté, c'est peu de chose ; ma vertu, [*en sou-*

42 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

pirant.] c'est tout ; & j'ai bien dessein de la conserver aussi toujours, puisqu'elle vous plaît tant ; cependant, j'ai des scrupules.

D O R L I S.

Quoi ?

I S A B E L L E.

Ma mere m'a dit qu'il ne falloit point avoir d'idées terrestres. J'en ai eû, j'en ai encore, à ce que je crois : vous en jugerez, car je ne m'y connois pas.

D O R L I S, *alarmé.*

Comment ?

I S A B E L L E.

Mais oui, ce jeune Dorlis doit vous m'offrir les traits... Tenez, je ne l'ai jamais vu sans une certaine émotion. Je n'ai jamais cessé de penser à lui. Ne sont-ce pas là des idées terrestres ?

D O R L I S.

Ah !

I S A B E L L E

Ne vous fâchez pas ; je vous avoue tout.

D O R L I S.

Me fâcher ! Au contraire, vous me comblez de joie : Dorlis & moi ce n'est qu'un.

I S A B E L L E.

J'entends : [*à part.*] c'est lui sans être lui, nous y voilà. [*haut.*] Vous m'avez devinée, vous ne pouviez prendre une forme qui me plût davantage.

D O R L I S, *à part*

Je n'y comprends rien ; mais elle m'enchanté.

I S A B E L L E.

Vous venez donc pour me consoler dans les amertumes de la vie ?

D O R L I S.

Vous avez des chagrins ?

I S A B E L L E.

Je n'en ai plus , je vous vois. A propos , réjouissons-nous , j'entre demain au Couvent ; c'est-là que l'on est plus vertueuse , n'est-ce pas ?

D O R L I S , *allarmé.*

Vous allez demain au Couvent !

I S A B E L L E.

Demain pour toujours ; je ne suis fâchée que d'une chose , c'est de quitter ma mere que j'aime bien ; mais vous ne m'abandonnerez pas avec mes chagrins , *vo*tre image me suivra par-tout , vous m'apparoîtrez dans mes songes , ou comme vous voudrez , pourvû que cela n'humilie personne.

D O R L I S , *à part*

Je m'y perds. On abuse de sa crédulité. [*haut.*] Non , vous n'irez pas au Couvent ; & si vous m'aimez. . . .

I S A B E L L E.

Si je vous aime ! je ne suis pas ingrate ; *maman* me gronderoit , si je ne vous aimois pas.

D O R L I S.

Vous m'aimez, *vo*tre mere approuve...vous irez au Couvent . . . tout cela se contredit. On vous trompe & vous consentiriez. . . .

I S A B E L L E.

Si ma mere le veut , il faut que je lui obéisse , & pour tous les biens du monde ; je ne voudrois pas lui déplaire. Me conseilleriez-vous ?

D O R L I S , *après un moment de réflexion.*

Non ; mais vous ne lui désobéirez pas. Je fais

44 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

des moyens sûrs pour lui faire changer de résolution ;
vous & moi nous serons unis.

ISABELLE.

Nous le sommes déjà.

DORLIS.

Nous le ferons davantage.

ISABELLE.

Tant mieux ; venez donc la persuader vous-même : elle sera bien aise de savoir que vous me faites l'honneur de vous attacher à moi.

DORLIS.

Il n'est pas tems encore, il me suffit pour le présent de connoître que j'ai le bonheur d'être aimé de vous.

ARIETTE.

D U O.

ISABELLE.

DORLIS.

Il tient ma main, il la baise, il
la serre.

Où suis-je ? O ciel ! mon esprit
enchanté !

Venez, venez. O ma mere ! ma
mere !

Soyez témoin de ma félicité.
Je n'ai rien de caché pour
elle :

C'est mon exemple, mon
modèle.

Ma mere ne veut que mon
bien.

ISABELLE.

Eh bien ! eh bien !

Il tient ma main, il la baise, il
la serre, &c.

Rien n'est égal à cette volupté ;

Il n'est pas nécessaire :

Ne troublez point notre félicité ;

Je veux aussi le vôtre ;

[*Madame Gertrude paroît ; Dorlis se sauve dans le fond du Théâtre pour n'être point vu de Madame Gertrude ; il rencontre Dupré , qui l'emmene en lui disant :*

Qu'as-tu fait ? nous n'avons plus d'espérance. Suis-moi.

SCENE XII.

Madame GERTRUDE, ISABELLE.

Q Madame GERTRUDE.
U'AVEZ-VOUS, ma chere enfant ?
ISABELLE.

Ah ! ma mere , permettez que je vous embrasse.
Votre fille est digne de vous.

Madame GERTRUDE.
J'en suis bien-aïse, ma fille.

ISABELLE.

Que je vous ai d'obligation d'avoir formé mon cœur à la vertu ; mais votre sage exemple m'a mieux instruite que toutes vos leçons , que tous vos conseils.

Madame GERTRUDE.
Vous m'enchantez , mais quelle agitation ! ...

ISABELLE.

Je ne me sens pas de joie. Oh ! pour le coup , vous n'aurez plus rien à me reprocher : vous ne savez pas , ma mere , vous ne savez pas ; j'ai aussi une Intelligence , moi !

Madame GERTRUDE.
Que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

L'Amour , l'Amour est une Intelligence ; n'est-il pas vrai ?

46 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Madame G E R T R U D E.
L'Amour, dites-vous ?

I S A B E L L E.

A R I E T T E.

Aimer, sentir, penser, connoître,
Sur-tout aimer ;
C'est prendre un être,
C'est s'animer.

Madame G E R T R U D E.
Vous m'épouvantez ; expliquez donc ce mystère.

I S A B E L L E.

Il est là. Où êtes-vous ? revenez donc , voilà
ma mere.

S C E N E X I I I.

DUPRÉ, DORLIS, Madame FURET,
Mad. GERTRUDE, ISABELLE.

Madame F U R E T.

JE vous avois bien dit, Madame ; vous avez laissé votre porte ouverte , il est entré un voleur ici ; cherchez, Messieurs, cherchez.

D U P R É.

Doucement, Messieurs, vous devez nous connoître, retirez-vous (*Dorlis.*) reste là toi. (*Dorlis s'arrête au fond du théâtre.*)

Madame F U R E T.

C'est Monsieur Dupré !

Madame GERTRUDE.

Je suis confondue. (*à Isabelle.*) Allez à votre chambre.

ISABELLE.

J'ai trop peur.

Madame GERTRUDE.

Partez.

[*Isabelle, en se retirant, rencontre Dorlis, & s'arrête avec lui au fond du théâtre.*]

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne craignez rien, Madame.

Madame FURET.

Je ne m'attendois pas à vous trouver ici à pareille heure.

DUPRÉ.

Il est permis de venir voir sa femme.

Madame FURET.

Votre femme?

Madame GERTRUDE.

Votre femme?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Ne dites mot. [*à Madame Furet.*] Oui, ma femme ou peu s'en faut. C'est demain que nous célébrons notre mariage.

Madame GERTRUDE.

Y pensez-vous?

DUPRÉ, *à Madame Gertrude.*

Paix donc! voulez-vous vous perdre de réputation?

Madame FURET.

Je n'en reviens point: n'est-ce pas moi que vous deviez épouser?

DUPRÉ.

Vous étiez dans l'erreur; c'est Madame.

48 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

Madame FURET.

Vous me trompiez donc ?

DUPRÉ.

Sans doute ; il est encore permis de tromper ceux qui veulent nous nuire.

Madame FURET.

Ah traître ! j'étouffe de colere !

DUPRÉ, à Madame Gertrude.

Vous n'avez pas d'autre parti à prendre.

Madame FURET.

Et vous, Madame, qui ne vouliez jamais vous remarier ?

Madame GERTRUDE.

On peut suivre le conseil que vous m'avez donné tantôt ; &, de plus, on se trouve quelquefois obligé par des circonstances...

Madame FURET.

Des circonstances ! fort bien. Je n'oublierai pas le mot. Vous donnez un exemple bien édifiant à votre fille ! la voilà avec un jeune homme.

DUPRÉ.

Il n'y a rien d'étonnant. [à Dorlis & à Isabelle.] Approchez : mon neveu épouse Isabelle.

Madame GERTRUDE.

Il épouse ma fille ?

DUPRÉ.

Eh ! oui. [bas à Madame Gertrude.] La réputation, l'honneur....

Madame GERTRUDE.

Oui, Madame, il l'épouse.

DORLIS, à Madame Gertrude.

Ah ! Madame !

DUPRÉ

DUPRÉ;

Paix.

ISABELLE.

Ah ! ma mere ! je serai donc la femme d'une Intelligence ?

Madame GERTRUDE.

Taisez-vous.

Madame FURET.

Je vois là du mystère ; de plus, des circonstances... Tant mieux. Je vengerai l'outrage que l'on me fait. Ah ! quels gens ! quelle conduite ! quelle perversité ! c'est ce qui me console. Je publierai par-tout votre histoire avec des couleurs laissez-moi faire. C'est une bonne journée. Ceci vaut encore mieux que l'escapade de la petite Pensionnaire.

DUPRÉ.

Eh ! bien, Madame, allez, parlez, publiez ; mais sçachez qu'en éclairant les démarches d'autrui, on s'aveugle bien souvent sur son propre danger. Apprenez que la Pensionnaire enlevée est votre fille, & que son ravisseur est le jeune homme que vous avez fait déshériter si charitablement.

Madame FURET.

O Ciel ! ma fille ! Le jeune homme ! [*elle sort.*]

SCENE XIV. & dernière.

DUPRÉ, Madame GERTRUDE,
ISABELLE.

DUPRÉ, à Madame Gertrude.

ET vous, Madame, croyez que le vrai bonheur ne dépend pas de l'opinion d'autrui. Quand on n'a
D

50 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.

rien à se reprocher, il est en nous-mêmes. C'est une vérité dont j'espère bientôt vous convaincre.

Madame GERTRUDE.

Et c'est demain que doit se faire notre mariage?

DUPRÉ.

Absolument

Madame GERTRUDE.

C'en est fait, je me résigne.

ISABELLE.

Je n'entends rien à tout cela; mais je me résigne aussi comme ma Mère.

Madame GERTRUDE.

Ma fille, j'avois mes raisons pour vous parler tantôt comme j'ai fait; c'étoit pour vous éprouver. Vous n'irez pas au Couvent. Vous épousez Dorlis, le neveu de Monsieur.

DUPRÉ.

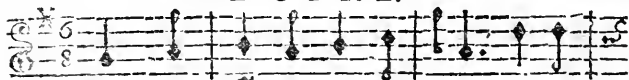
Qui n'est point une Intelligence.

DORLIS.

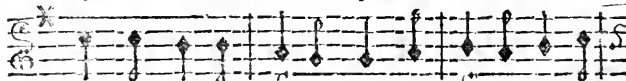
Non; mais qui vaut mieux. On vous expliquera tout cela.

VAUDEVILLE.

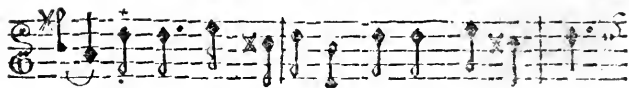
DUPRÉ.



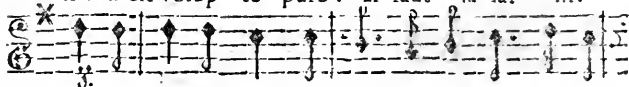
Pour nous est fait le plaisir; Tout en-



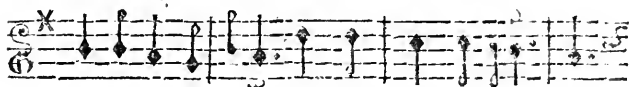
fin nous en as sû-re. Rien de trop; sçavoir jou-



ir ? C'est volup- té pure : Il faut la fai- fir.



Quel'on gronde, Que l'on fronde; Le bonheur vous



en conso- le- ra. Rendez- vous au mon- de;



Mineur. Gertrude.

Le bon- heur vous fi- xe ra. Pour goût-



ter le vrai bon- heur, Je sens bien qu'il faut qu'on



aime. Dupré fait parler mon cœur, Et mon sys-



tème N'étoit qu'une er- reur. Que l'on gronde,



Que l'on fronde; L'Amour à ses loix nous



foumet- tra. Ainsi va le mon- de,

Dij

§ 2 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.



Et tou- jours de même il i- ra.

D O R L I S.

La beauté doit nous charmer :
C'est la loi de la Nature.
Nos cœurs sont faits pour aimer.
En vain la censure
Prétend nous blâmer.
Qu'elle gronde,
Qu'elle fronde,
On aime, & toujours on aimera.
Ainsi va le monde,
Et toujours de même il ira.

I S A B E L L E.

J'avois toujours ignoré
Ce plaisir qu'enfin j'éprouve.
Vous aimez Monsieur Dupré,
Moi, Maman, je trouve
Dorlis à mon gré.
Que l'on gronde,
Que l'on fronde,
Je sens que toujours il me plaira ;
Et devant le monde

Votre exemple m'excusera.

Madame **GERTRUDE**, *au Public.*

Notre ouvrage est imparfait :
J'appréhende la critique.
Comme la bonne-Furet,
Un Censeur caustique
Condamne tout net.
Qu'il nous gronde,
Qu'il nous fronde,
Notre pauvre Auteur s'affligera.
Mais s'il vient du monde,
Ce bonheur le consolera.

FIN DU VAUDEVILLE.

N^o. I. *Gracioso e moderato.*

O Nuit, charmante nuit ! fois pro- pice



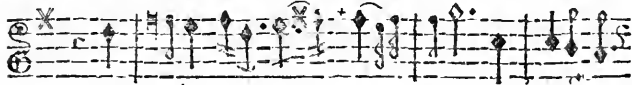
à l'A- mour ; Et tu se- ras pour



moi plus belle qu'un beau jour. O nuit, char-

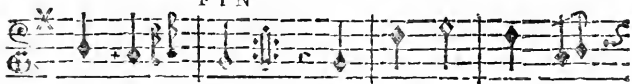


mante nuit ! fois pro- pice à l'A- mour ;

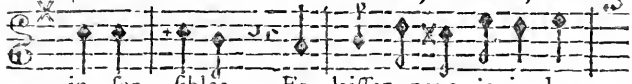


Et tu se- ras pour moi plus bel- le

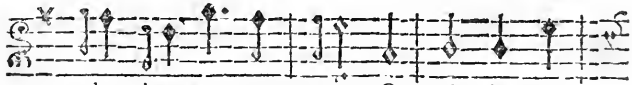
FIN



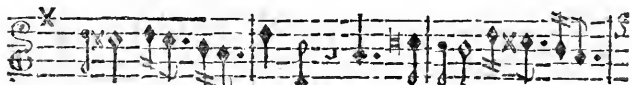
qu'un beau jour. Dormez , dor- mez , Cœurs,



in- fen- sibles , Et laissez- nous jouir des



plus heureux mo- ments- O nuit ! sous tes



om- bres pai- sibles , Af- sou- pis les ja-

54 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.



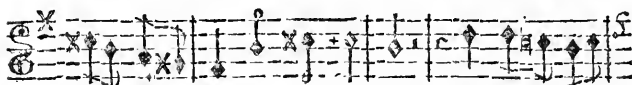
loux, É- veil-le les a- mans. At- tire en ce



lieu fo- li- tai- re, L'ob- jet de mes plus chers de-



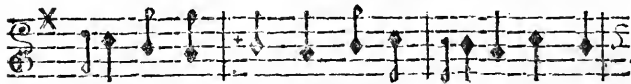
firs; Cache l'A- mour & ses plai- firs Sous le



voile é- pais du mys- te- re. Mon cœur lan-



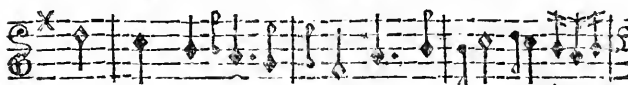
guit sans ef- pé- ran- ce. Quels maux on é-



prouve en ai- mant! Mais je pré- fe- re mon tour-



ment. Au né- ant de l'indif- fé- ren- ce



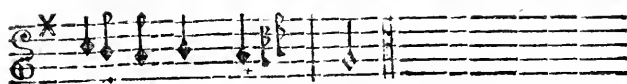
O nuit, charman- te nuit! Sois propi- ce à l'A-



mun; Et tu fe- ras pour moi plus

COMÉDIE.

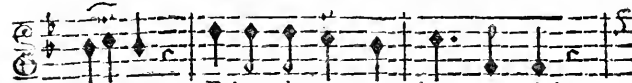
55



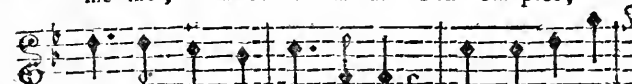
bel-le qu'un beau jour.

N^o. 2. *Poco Andante.*

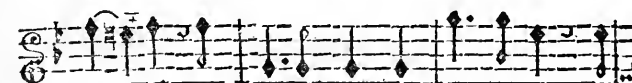
SAns souci vi-vre pour soi, Jou-ir de soi-



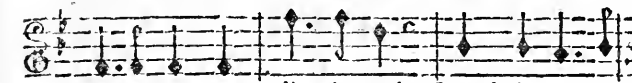
mê-me; Fai-re du tems un bon em-ploi;



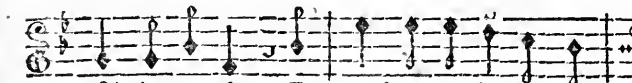
Etre heureux: voi-là ma loi; C'est un bon tyf-



rè-me. Qu'im-porte ce qu'on dit de moi, Qu'im-



porte ce qu'on dit de moi, Quand du tems je



fais bon emploi, Et quand je jou-is de moi-



mê-me? Qu'impor-te ce qu'on dit de moi, Qu'im-

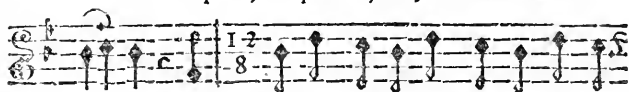


porte ce qu'on dit de moi, Quand du tems je

56 ISABELLE ET GERTRUDE, &c.



fais bon emploi, Et quand je jouis de moi-



mé- me ? Que Sot- te, Cago- te, Bi- go- te, Ja-



bote , Mé- lise , Mé- prise , S'épuise ; en aigreur ; Ja-



mais je n'écou- te Sa vaine clameur. Tran-



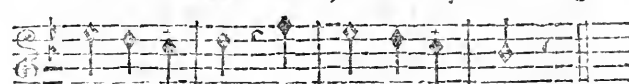
quil- le je goûte Le repos du cœur. Jouir



de foi- même , Voi- là le sys- tème Qui



fait le bonheur : Oui, c'est le sys- tème Qui



fait le bonheur , Qui fait le bon- heur.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Isabelle & Gertrude ou les Sylphes supposés* ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 20 Août 1765. MARIN.

Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Théâtre François & Italien.

AIRS
Détachés

DE

GERTRUDE et ISABELLE

OU

DES SILPHES SUPPOSÉS
Comédie en un Acte

*Représentée
Sur le Théâtre de la Comédie
Italienne .*

Gravés par Mad. De Lusse .

Prix 1.^{ll} 16.

A PARIS .

*Chez M. De La Chevallerie M^d de Musique du Roi
et de la Famille Royale rue du Roule à la Croix d'Or.*

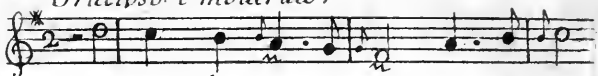
Et aux adresses ordinaires .

Avec Approbation et Privilege du Roi.



Gracioso. è moderato.

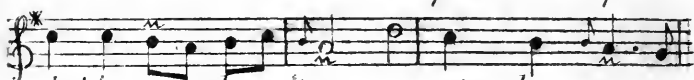
N.^o
I.



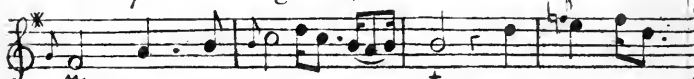
O nuit charman-te nuit ! Sois propice



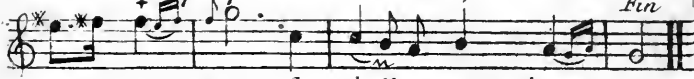
à l'A-mour, Et tu se-ras pour moi plus



belle qu'un beau jour ; O nuit char-mau-te



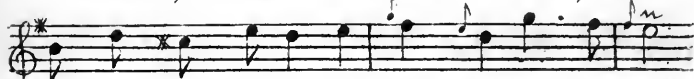
nuit ! sois propice à l'A-mour, Et tu se-



ras pour moi plus belle qu'un beau jour



Dormez, dormez cœurs in-sen-sibles, Et



laissez nous jouir des plus heureux moments ;



O nuit ! sous tes om-bres paï-si-bles as-sou-



-pis les ja-loux, é-veil-le les a-mans : At-

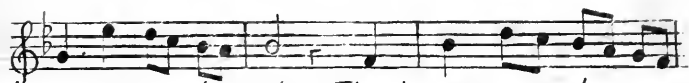


-tire en ce lieu so-li-tai-re, l'Ob-jet de mes plus

chers de-sirs, Ca-che l'A-mour et ses plai-
 -sirs Sous le voile é'-pais du mis-tère.
 Mon cœur lan-guit sans es-pe-rance,
 Quels maux on é'-prou-ve en ai-mant,
 Mais je pré'-fe-re mon tour-ment, au néant
 de l'indif-fé-ren-ce. O nuit charman-te nuit!
 Sois pro-pi-ce à l'A-mour Et tu se-ras
 pour moi plus bel-le qu'un beau jour.

*Allegro Gracioso.*N.
II.

Ne sa mo - des - te me - re Elle



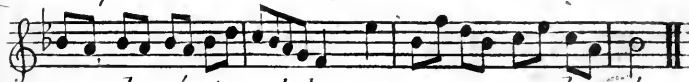
a sai - si le goût, L'œil per - çant du mys -



- tère Ne voit rien et voit tout; Ses li - mi -



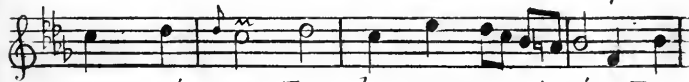
- des pru - nel - les Se glis - sant de co - tés, Lan -



- cent des é - tin - cel - les, De pu - re vo - lupté,



Dou - ce - ment tour - men - té - e De ses quin -



- ze ou seize ans, Ten - dre - ment a - gi - té - e, De



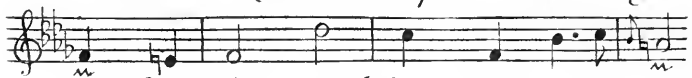
ses transports naissans; Ne pensant point en - cer -



- re, Mais cherchant à pen - ser D'un de - sir

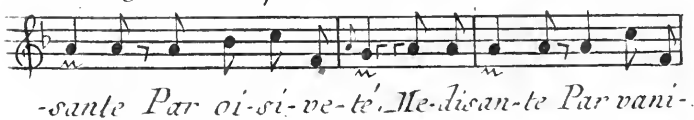
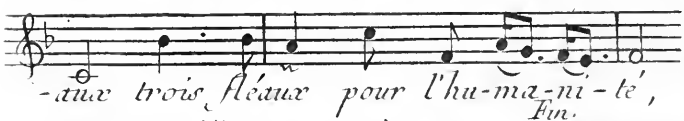
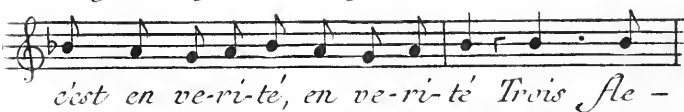
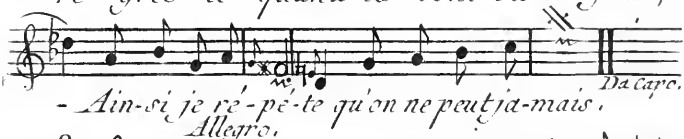
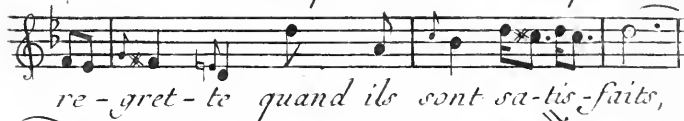
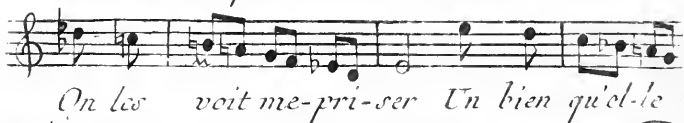
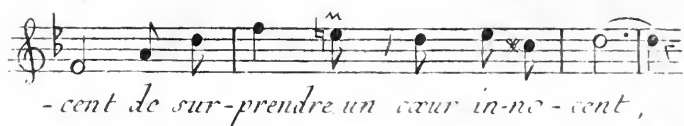


qu'elle i - gno - re Son cœur se sent pres - ser.

maggiore.*Lorsque je suis près d'el-le Je la vois**qui rou-git, Son embarras dé-cel-le Que**le penchant a-git; N'est-il donc pas pos-**-si-ble qu'elle ap-prou-ve mon feu? Pour**une a-me sen-si-ble Rougir est un a-veu ,**minore.**Quand les yeux se ré-pon-dent Ce langa-**-ge est bien sûr, Quand leurs traits se con-fon-**-dent Il n'est plus rien d'obs-cur; Nos pau-pie-**-res bai-sé-es, Nos re-gards n'en font qu'un, A-**-mes, cœurs et pensée-es. A-lors tout est commun ,*

*Allegro moderato.*N^o
III.

On ne peut jamais - Veiller de trop
près Gentil-le Fillet-te Que l'Amour guet-
-te, On ne peut ja-mais - -Veiller de trop
près Gentille Fillette Que l'A-mour guet-te.
Un ins-tant dès qu'on l'a-ban-don-ne,
De pe-tits sé-ducteurs un nombre
l'en-vi-ron-ne, un nombre l'en-vi-ron-ne.
Et leur es-sain à l'en-tour bour-
-don . . . ne Tous n'attendent que l'ins-
-tant De sur-pren-dre un cœur in-no-



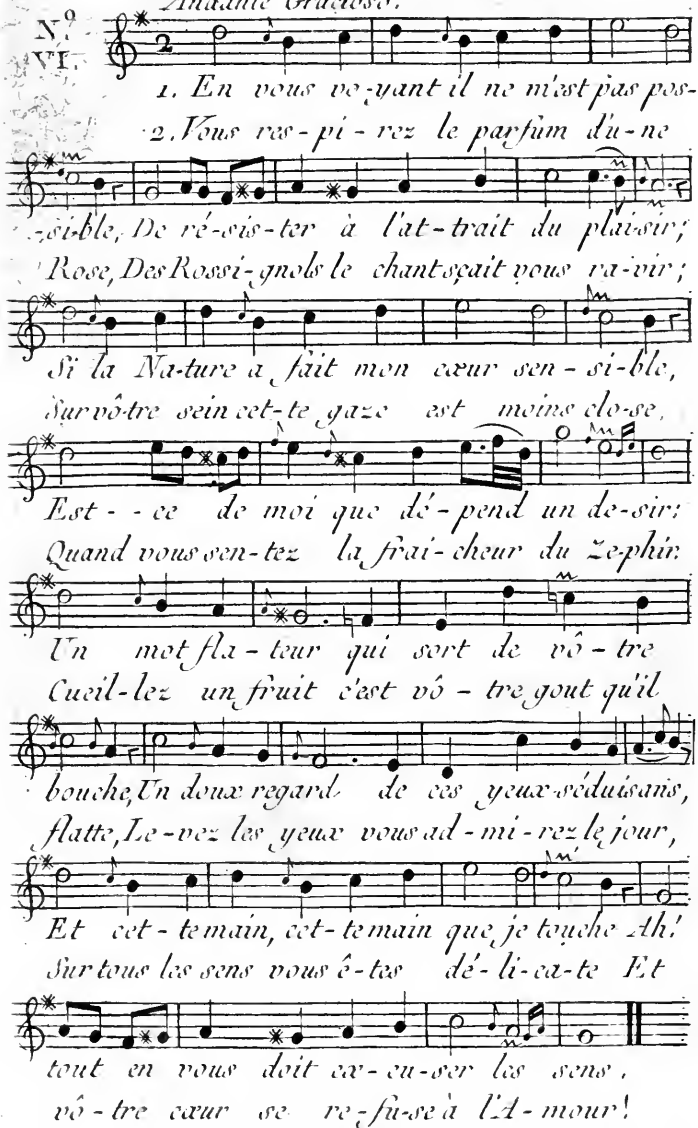
-té, *Adagio.* Mé-chan-te mé-chan-te Par cha-ri-
 -té par cha-ri-té, *Allegro.* Oh! c'est en ve-ri-té, en
 ve-ri-té Trois fleaux, trois fleaux pour l'hu-
 -ma-ni-té, trois fleaux pour l'humani-
 -té. Quand ces fleaux sont ré-u-nis,
 C'est un Cer-be-re Qui nous fait la
 guer-re, *Adagio.* Tous les plai-sirs, tous les plai-
 -sirs sont ban-nis. *Da Capo.* Femme

poco Andante.

N^o
V.

Sans sou-ci vi-vre pour soi,
jou-ir de soi même ; l'ai-re du tems un
bon em-ploi, Etre heu-reux voi-la ma loi,
C'est un bon sys-tê-me, Qu'im-por-te
ce qu'on dit de moi, qu'im-por-te ce qu'on
dit de moi quand du tems je fais bon em-
ploi, Et quand je jou-is de moi-même, Qu'im-
por-te ce qu'on dit de moi, qu'im-por-te
ce qu'on dit de moi, Quand du tems je
fais bon em-ploi, Et quand je jou-

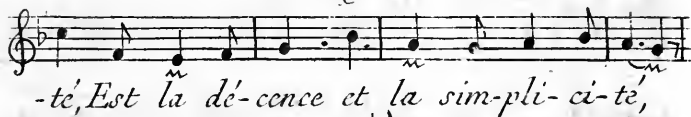
-is de moi-même Que So-te, Ça-go-te, Bi-
 -go-te, Jabo-te, Me-di-se, Meprise, S'épuise en aigreur, Ja-
 -mais je n'écou-te Sa vai-ne cla-meur, Tran-
 -qui-le je gon-te Le re-pos du cœur.
 Jou-ir de soi-même, Voi-la le sys-
 -tè-me, Qui fait le bon-heur, Oûi c'est
 le sys-tè-me, Qui fait le bon-heur,
 qui fait le bon-heur.

*Andante Gracioso.*N.^o
VI.


1. En vous vo-yant il ne m'est pas pos-
2. Vous res-pi-rez le parfum d'u-ne
-sible, De ré-sis-ter à l'at-trait du plaisir;
Rose, Des Rossi-gneols le chant seait vous ra-vir;
Si la Na-ture a fait mon cœur sen-si-ble,
Sur vô-tre sein cet-te gaze est moins clo-se,
Est - - ce de moi que dé-pend un de-sir;
Quand vous sen-tez la frai-cheur du Zé-phin.
Un mot fla-teur qui sort de vô-tre
Cueil-lez un fruit c'est vô-tre gout qu'il
bouche, Un doux regard de ces yeux séduisants,
flatte, Le-vez les yeux vous ad-mi-rez le jour,
Et cet-te main, cet-te main que je touche Ah!
Sur tous les sens vous ê-tes dé-li-ca-te Et
tout en vous doit ex-cu-ser les sens,
vô-tre cœur se re-su-se à l'A-mour!



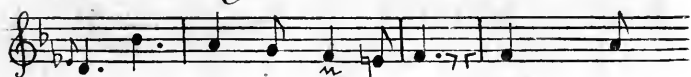
Oui, oui le fard de la beau-



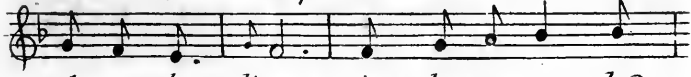
-té, Est la dé-cence et la sim-pli-ci-té,



Oui, oui le fard de la beau-té est la dé-



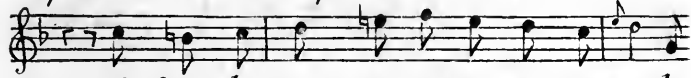
-cence et la sim-pli-ci-té: L'Art est



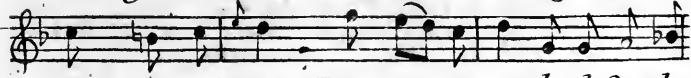
de ca-cher l'art, C'est le moyen de)



plai-re, C'est le point né-ces-sai-re,



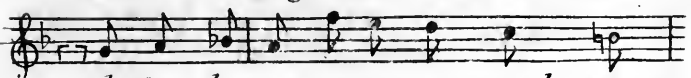
Il faut la voir cet-te Dame Gertrude,



C'est un mi-roir Pour u-ne prude, Il faut la



voir, A-vec son grand mouchoir, Noir,



Il faut la voir, A-vec son grand mou-

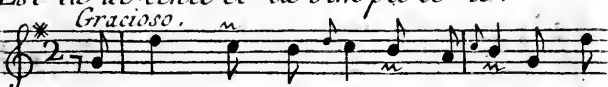
-choir, Noir, Il se plisse ou s'étend sous ses
 mains ver-tu-eu-ses, S'a-jus-te s'ar-ron-dit-
 -prend des formes heu-reu-ses, Et mé-
 -na-ge des jours, des jours de vo-lup-té, Par
 ci, par là dont l'œil est en-chan-té, Le
 blanc le noir on en est en-chan-té. Ain-si l'on
 voit dans un bo-ca-ge som-bre, Les ray-
 -ons du so-leil se jouer a-vec l'om-bre.
 Oui, oui, oui le fard de la beau-té Est la dé-
 -cence et la sim-plic-i-té, Oui, oui le fard de la beau-



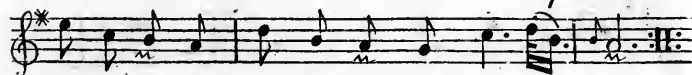
-té, Est la dé-cence et la sim-plici-té.

N.
VIII.

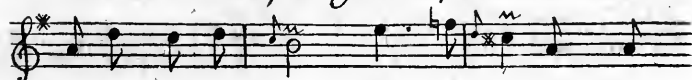
Gracioso.



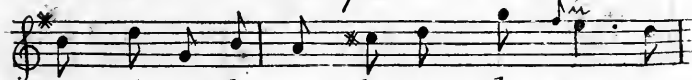
Le tems sur ses ai-les ra-pi-des, En-



-le-ve la beau-té, les gra-cés, les a-mours :



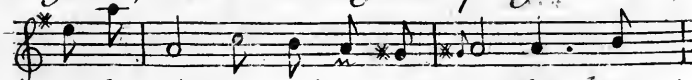
Il est des at-traits plus so-li-des, Les



qua-li-tés du cœur doivent char-mer tou-



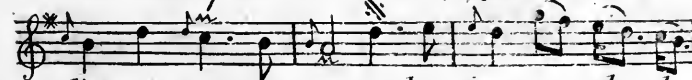
-jours ; Cet a-van-tage est pre-fé-ra-ble,



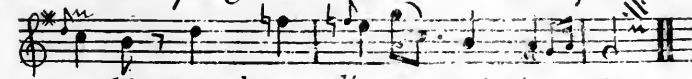
A l'é-clat qui s'é-va-nou-it ; Le bon -



-heur est plus du-ra-ble, Quand c'est



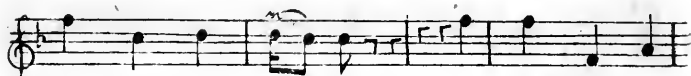
l'A-me qui jou-it, Le bon-heur est plus du-



-ra-ble, Quand c'est l'a-me qui jou - it .

*Gracioso.*N.^o
VIII.

On ne voit ja-mais u-ne fleur, -
Se con-ser-ver deux ma-ti-nées, Mais
quand ses feuil-les sont fan-né-es,
El-le garde en-cor son o-deur: Beauté jeu-
nesse on vous com-pa-re, A ce vif é-clat
d'un mo-ment, Et le par-fum au sen-ti-
ment, Qui pour nous est un bien plus ra-
re, Et le par-fum au sen-ti-ment,
Qui pour nous est un bien plus ra-re.

*Andante.*N.
X.*Quel air pur ! quel air pur ! Le**Ciel est tran-qui-le , Le Ciel est tran-**-qui-le, La Paix re-gne dans cet a-**-zi-le, La paix re-gne dans cet a-zi-**-le, Quel air pur ! quel air pur ! Le**Ciel est tran-qui-le, Mais hé-las ! Mon**cœur ne l'est pas, Mais hé-las ! Mon cœur**ne l'est pas, mon cœur ne l'est pas.*

*Allegro moderato.*N.^o
XI.

Un se-cret en-nui me dé-vo-re

Quand je m'a-ban-don-ne au som-meil,

Et le ma-tin à mon ré-veil, Je suis

plus in-quiette en-co-re, J'i-gno-re d'ou

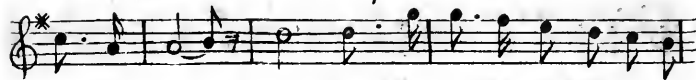
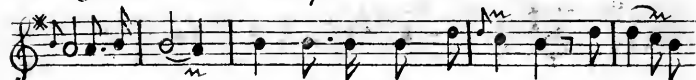
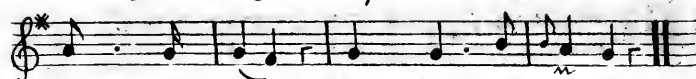
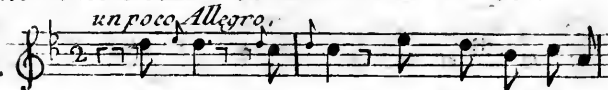
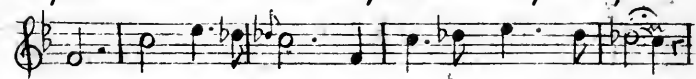
vient ma langueur, Mais je sou-pi-re,

Mais je de-si-re, Si rien ne sa-tis -

-fait mon cœur, Ma-man, ma-man, quel est

donc le bonheur? Maman, maman, quel est

donc le bonheur? quel est donc le bonheur?

*Andante.*N.^o
XII.*Comme u-ne Ro-se, La na-i-ve pu-**-deur, Quand on l'ex-po-se, Perd bien-tôt**sa fraîcheur, Ah! pour ter-nir l'éclat d'une si**ra-re fleur, Il faut si peu de chose Con-serve**donc l'honneur Comme u-ne Ro-se.*N.^o
XIII.*un poco Allegro.**L'Amour, L'Amour, c'est une intelli-**-gen-re C'est de ce jour que je nais, que je**pen-se, C'est de ce jour que je nais, que je pen-**-se, C'est de ce jour, Que je connois l'A-mour,*



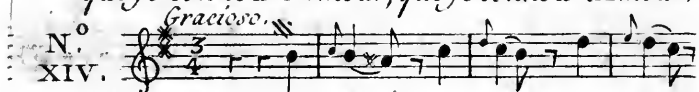
C'est de ce jour - Que je con-nois l'A-



-mour, C'est de ce jour, Que je connois l'Amour,



que je connois l'Amour, que je connois l'Amour.



Ai-mer, sen-tir, pen-ser,



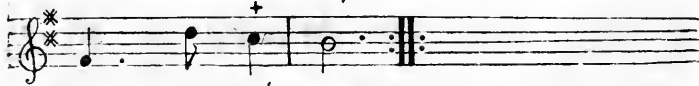
Con-noi-tre, Sur tout ai-mer, sur tout ai-



-mer: -mer, C'est pren-dre un ê-tre, C'est



s'a-ni-mer, C'est pren-dre un ê-tre ,



C'est s'a-ni-mer ..

*Allegro moderato.*N.
XV.

Il tient... ma main... il la

baise... il la ser-re... Ou suis-je?... O

Ciel! mon esprit enchan-té! Venez, venez oh! ma
Rien n'est égal à ma volupté!

merç, ma mere! Venez, venez, venez ô ma

Il n'est pas nécessaire Il n'est
me-re, ma me-re! Soy-ez té-

pas né-ces-sai-re, Pour-quoi trou-

-moin de ma fé-li-ci-té, Soy-ez té-
 -bler nô-tre fé-li-ci-té? Pourquoi trou-
 -moin de ma fé-li-ci-té, O ma
 -bler no-tre fé-li-ci-té?
 me-re, ma me-re, ma me-re,
 Il n'est pas né-ces-sai-re,
 Soy-ez té-moin de ma fé-li-ci-
 Pour-quoi trou-bler no-tre fé-li-ci-
 -té, Soy-ez té-moin de ma fé-li-ci-té?
 -te? Pourquoi trou-bler nô-tre fé-li-ci-te?



19060

